

prendre que nous aussi nous avons eu nos Héroïnes, nos Apôtres et nos Martyrs.

Nos Héroïnes ; car n'est-ce pas un courage vraiment héroïque, qu'il fallait pour entreprendre un voyage de 900 lieues, alors que la navigation était si longue et si pénible, pour aller s'établir dans un pays dépourvu de tout, couvert de neige cinq mois de l'année, sans aucune des ressources que le commerce et l'industrie nous prodiguent aujourd'hui contre les rigueurs de l'hiver, sans autre protection contre les embûches des Iroquois, qu'une confiance sans bornes en la Providence divine ?

Nos Apôtres ; car la Sœur Bourgeois et ses filles ont été de zélés Missionnaires portant sur toute cette terre du Canada, et jusque parmi les Sauvages, la connaissance du vrai Dieu, de sa loi, et des devoirs du chrétien, parcourant les villes, les campagnes et les îles, remontant et redescendant les fleuves, avec mille fatigues, pour se rendre à leurs missions lointaines.

Nos Martyrs, enfin ; elles ne sont pas montées, il est vrai, sur les bûchers, elles n'ont pas succombé sous le casse-tête du sauvage, mais elles ont connu le Martyre du travail, de la privation, de la fatigue, de l'humiliation, du dévouement et de la charité. Leur vie s'est consumée lentement dans les plus rudes épreuves et le parfum en est monté comme l'encens vers le ciel, répandant partout la suave odeur de leurs vertus.

IV

L'ÉCOLE.

Quand la Sœur Bourgeois revint de France, ainsi que je l'ai dit, à la tête de ses nouvelles compagnes, elle se livra avec plus d'ardeur que jamais à l'Éducation de l'Enfance : d'abord elle prit indistinctement tous les enfants de Ville-Marie ; mais la population étant devenue par la suite plus considérable elle dû se borner exclusivement à l'éducation des petites filles.

Figurez vous donc, une pauvre salle ; à l'une de ses parois est appendu un crucifix ; dans le fond sur une table couverte de nappes blanches, une statue de la Vierge couronnée de roses, entre deux vases de fleurs ; autour de cette salle, des bancs et des tables, sur ces bancs le long de ces tables, des jeunes enfants sages et appliquées, les unes écrivant sous la direction d'une des jeunes sœurs nouvellement arrivées, les autres lisant et étudiant leur leçon ; d'autres toutes petites incapables de lire, groupées aux pieds de l'image de Marie, les yeux fixés sur elle, les mains jointes et le visage orné de modestie et de candeur. Au milieu de ce groupe innocent, la sœur Bourgeois, grave, modeste, pleine d'une douce majesté, souriant avec bonté à ses tendres élèves, et leur apprenant à aimer la Mère de Dieu et son divin Fils. Tel est le délicieux tableau que le savant et pieux auteur de la vie de la Sœur Bourgeois nous a donné de la première École de Ville-Marie !

La Sœur Bourgeois, sentait profondément toute l'importance de la première éducation, elle savait que tout l'avenir de l'homme est dans son enfance, mais que son enfance elle-même se forme tout entière par l'Éducation. Elle appelait donc les enfants à l'école, dès leur plus bas âge, et avec les premiers principes de la Foi Chrétienne, elle s'appliquait à faire pénétrer aussi dans leurs jeunes cœurs la crainte de Dieu et l'amour de la vertu.

Il n'y a point de véritable éducation sans religion.

La science est insuffisante à régler les passions du cœur humain, elle est incapable de soulager ses misères morales, il faut à ce pauvre cœur, dégradé par sa chute, le baume consolant du souvenir de Dieu, pour le régler, pour calmer l'effervescence de sa nature corrompue, pour lui inspirer l'horreur du vice, et l'amour de la vertu, pour lui donner le calme de la conscience, le bonheur ici-bas et la suprême félicité dans l'autre vie.

Tout en leur inculquant la science de la Religion, la Sœur Bourgeois faisait contracter de bonne heure à ses enfants des habitudes de douceur et de politesse ; de là cette aménité de mœurs, cette franchise de caractère, cette affabilité pour l'étranger, ce culte de l'hospitalité qui fait le caractère distinctif de notre population Canadienne, et qui frappent si vivement le voyageur en entrant dans ce pays.

À la science religieuse et à celle des usages de la vie se joignait la connaissance des premiers principes des lettres humaines, avec un succès qui répondit parfaitement à ses soins ; et il arriva que longtemps, les femmes, sous ce rapport, eurent la supériorité sur leurs maris qui tantôt à la chasse, tantôt à la guerre, tantôt aux champs, ne pouvaient guère s'occuper de la culture des lettres.

On apportait un soin extrême, à la Congrégation, à prémunir les enfants contre les dangers d'une vie oisive et désœuvrée. " Les Sœurs de la Congrégation, " disait la Sœur Bourgeois, doivent se rendre habiles " à toutes sortes d'ouvrages, afin d'apprendre aux enfants à éviter l'oisiveté, qui est la source de tous les vices et les rendrait dissipées, il est donc nécessaires de faire travailler les enfants des Ecoles,....

" Et aussi les pensionnaires, " ajoutait-elle, car le pensionnat existait à cette époque pour les enfants de condition, afin que le genre d'éducation fut proportionné à leur naissance et à leur état de fortune : et c'est ici que furent formées, dès l'âge le plus tendre la plupart des personnes de condition de Ville-Marie et des environs.

Ce système d'éducation est admirable et ne laisse rien à désirer, il est applicable à toutes les classes de la société, à la fille du pauvre comme à celle du riche, à la fille du sauvage comme à celle du gentilhomme, il forme à la fois l'intelligence et le cœur, en un mot l'âme tout entière.

Les résultats en ont été merveilleux, et il a réussi au point, dit Charlevoix : " qu'on voit à Ville-Marie, " toujours avec un nouvel étonnement, des femmes " jusque dans le sein de l'indigence et de la misère, " parfaitement instruites de leur Religion, qui n'ignorent rien de ce qu'elles doivent savoir, pour s'occuper " utilement dans leurs familles, et qui par leurs manières, leur façon de s'exprimer et leur politesse, " ne le cèdent point à celles qui parmi nous ont été " élevées avec plus de soin. " (Hist. de la N. F. t. 1, p. 343.)

Quand on sait que les femmes sont le bonheur ou le malheur des familles, que c'est par elles que les maisons dont elles ont l'administration intérieure, se soutiennent ou se ruinent, s'élèvent ou se détruisent. Quand on songe que les devoirs qu'elles ont à remplir, sont les fondements de la société et de toute la vie humaine. Que c'est à elles qu'est confiée l'éducation des enfants, que ce sont elles qui les élèvent jeunes, qui les soignent encore devenus grands, qui les conseillent, les consolent et leur rendent la vie douce ou amère ; que d'elles par conséquent dépendent leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leurs bonheur même, on ne saurait trop remercier la